

L'accélération de la disruption

Parmi les mots-concepts à la mode dans l'univers des jeunes aux dents longues et des capital-risqueurs – écosystème, excellence, innovation, par exemple – la disruption tient probablement la corde. Mais attention: la disruption ne se contente pas de surfer sur la mode. Elle performe, pour parler moderne. La disruption, et surtout la multiplication des disruptions, reconfigure les existences, change les règles, rend obsolètes quantité de systèmes sociaux qui structurent la société. Certes, depuis toujours existent des innovations qui entraînent des phénomènes de rupture. Mais nous vivons des temps, explique Bernard Stiegler,¹ où leur accélération nous empêche de les penser (même si lui essaie en plus de 400 pages). Les disruptions créent un effet de sidération sur toute l'époque, et même nous dépouillent des possibilités de faire époque. Elles rendent la réflexion d'emblée dépassée, incapable de suivre le mouvement. Elles empêchent de concevoir l'avenir, et donc de nous y projeter, d'y habiter par le rêve, parce que le mouvement de rupture opacifie toute tentative d'éclaircir par la raison.

A l'origine de l'accélération disruptive se trouvent les technologies de l'information et internet qui ont mis le monde en données et les données en réseau. Sont arrivés dans leur sillage les progrès de l'intelligence artificielle, les réseaux sociaux et l'ubérisation des métiers. Ne cherchons pas derrière ce mouvement un projet coordonné, voire une quelconque conspiration: au moment de lancer des innovations disruptives, leurs concepteurs n'en discernent souvent pas eux-mêmes le pouvoir de rupture. En créant les prémices de Facebook, Zuckerberg souhaitait surtout draguer des filles. Si le projet a bouleversé les relations sociales, c'est davantage par sa capacité intrinsèque de rupture (et par des investissements massifs de capitaux) qu'en raison de la vista du fondateur.

Les secteurs où, comme en médecine, se joue le vif des valeurs humaines, sont ceux qui ont le plus de mal à s'adapter au tempo de l'innovation disruptive. Prenez la gestion des données des patients. La Suisse a lancé un projet de dossier électronique. Par manque de volonté politique et absence d'incitatifs, ce projet peine à s'imposer. Or, la vitesse de la disruption n'attend pas. Les entreprises du big data le savent bien. Elles possèdent déjà des myriades d'informations liées à la santé de chaque individu, maîtrisent la collecte, le stockage et l'analyse des données. Le danger serait qu'elles récupèrent la

gestion des données proprement médicales et, avec l'ensemble, organisent une nouvelle rupture.

Mais de la vitesse disruptive, même ces entreprises ne contrôlent pas toutes les dimensions ni les surprises. Elles semblent ne pas avoir vu venir le développement foudroyant des blockchains, une technologie permettant de gérer les données en donnant réellement le contrôle au patient, qui peut ensuite facilement les transmettre aux soignants, mais aussi aux chercheurs. Quelle place cette technologie prendra-t-elle dans un futur proche? Nul ne le sait. A voir ses possibilités, cependant, on se dit qu'avoir pris du retard avec le train technologique précédent est peut-être une chance pour la Suisse.

Avec la blockchain, comme souvent dans la disruption, la nouveauté technologique s'augmente de nouveaux possibles sociaux et politiques. De multiples partenaires peuvent agir sans qu'existe de leader, par simple consensus. L'exemple le plus connu de blockchain est le Bitcoin, cette monnaie digitale créée à partir de rien. Rares étaient ceux qui y croyaient, à son lancement, en 2008. Maintenant, son usage se mondialise. Il court-circuite les pays, les banques centrales, l'ensemble des banques et, plus largement, tous les intermédiaires. Mais les blockchains se développent dans tous les domaines où les intermédiaires gèrent les échanges de données, les contrôlent, et donc les ralentissent tout en prélevant de l'argent au passage. Utilisant des réseaux de pair à pair, elles proposent donc une désintermédiation radicale. Mais elles offrent d'autres avantages: traçabilité totale par création automatique d'un registre de l'ensemble des mouvements de données entre les acteurs; forte résilience par stockage des données sur des serveurs multiples; sécurité grâce à des clés de partage.

Que faire? Essayer les blockchains pour les données de santé?² Oui, sans doute. Mais, en même temps, penser plus loin. Ainsi: après les blockchains, quelle sera la prochaine disruption? Question importante, puisque, une fois stockées dans un système de blockchains, il devient difficile d'extraire de manière massive les données des individus. Ou encore: même si tous ceux qui participent à une blockchain sont d'accord avec le protocole de départ, il n'existe pas de protocole d'évolution du protocole. Partager les données de manière désintermédiée est plus facile que de partager la gestion du niveau supérieur, celui où se décide le protocole de partage. Il faudrait des méta-protocoles. Comment les désintermédiaire eux aussi?

Autre exemple de disruption: l'intelligence artificielle. On en parla lors du congrès Quadrimed, la semaine dernière, à Montana. Son développement, accompagné par l'ubérisation des professions, va supprimer, estiment certains, la

moitié des emplois actuels dans un horizon de 20 ans. Des économistes affirment qu'il s'agit d'un phénomène schumpétérien: une destruction créatrice. De nouveaux emplois devraient remplacer les anciens. Mais ils n'en savent rien, en réalité, tellement, du futur, les disruptions accélérées masquent les formes. Ce qui est sûr, c'est que la médecine peine à prendre la mesure du changement en cours. Ainsi, rappelait Christian Lovis, il faudrait complètement repenser les études de médecine. Pour utiliser une métaphore, on continue à enseigner aux futurs médecins comment marche le «smartphone», alors qu'il faudrait surtout enseigner la manière de l'utiliser et de personnaliser son efficacité. Ou encore: plutôt que d'exiger des étudiants qu'ils apprennent par cœur les numéros de téléphone, mieux vaudrait leur demander de savoir utiliser au mieux les «contacts», les numéros eux-mêmes étant mémorisés par la machine.

Impossible – le voudrait-on – d'arrêter la disruption ou même de changer son tempo. On peut certes refuser de la considérer (c'est l'attitude la plus commune). On peut aussi estimer que la technologie constitue un mal intrinsèque, que l'artifice intelligent représente la fin de l'humanité. Mais que faire, alors? A l'opposé, certains philosophes pensent qu'il faut accélérer le mouvement. Dans leur «Manifeste pour une politique accélérationniste»,³ Alex Williams et Nick Srnicek affirment que les technologies digitales doivent être poussées jusqu'à faire exploser le capitalisme et advenir un nouveau système de relations humaines.

Quoi qu'il en soit, il faut bien reconnaître l'incapacité des politiques actuelles de prendre en compte les changements, promesses et menaces entraînés par l'accélération technologique. Au-delà de cette tétanisation, ou de ce déni, comment agir sinon en tentant de disrupter la disruption? Il devient urgent d'organiser une méta-disruption: une manière de surpasser, de coiffer la disruption technologique par une disruption de civilisation qui soit, elle, socialisante, qui crée des formes radicalement renouvelées de liens, de participation et d'être ensemble. Nous n'avons simplement pas le choix.

Bertrand Kiefer

1 Stiegler B. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou? Paris: Editions Les Liens Qui Libèrent, 2016.
2 Sur ce sujet, voir les conférences Technoark 2017: Blockchain, au-delà du bitcoin, Sierre, janvier 2017, en particulier: Dubovitskaya A. Comment gérer les données oncologiques avec la blockchain. <https://portal.klewel.com/watch/webcast/technoark-2017-blockchain/talk/9>
3 <https://syntheticdiforce.files.wordpress.com/2013/06/accelerate.pdf>